

Joséphine

Violaine Forest

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, V. (2010). Joséphine. *Moebius*, (124), 39–42.

VIOLAINE FOREST

Joséphine

tu ne viendras pas chez moi
habiter ma chambre
le jour passera en trombe
j'oublierai que nomade
tu arpentes la ville
à la tombée du jour
cherchant un autre abri
Je ne t'offrirai
ni le gîte ni l'amour
pour abattre la peur
je serai comme les autres
un marchand de couleurs
qui reçoit tes tendresses

la douceur t'habitera
désenchantée de moi
tu comprendras trop vite
que c'est à sens unique
que se dressent les tables
et s'allument les feux

et pourtant dans mon sang
coule toujours cette joie
que tu donnes abondante
par ta complicité
tu éclaires mes voyages
du premier au dernier
tu nommes grand esprit
cet amour qui te guide

tu es mère et terre, animale
tu es cette pierre que je polis
dans ma paume ridée
ma petite rivière, son chant
sa colère
tu es mon nouveau destin
la pruche et le fer
ma joie, mon courage, ma faim
de viande offerte
tu es ce partage
qui tarde à venir
quand ton œil comprend
que nous sommes humaines
et qu'il nous faut tomber ensemble
pour comprendre la fin

*

nous sommes réunies
cette meute joyeuse
qui parcourt la ville
en quête de bonheur
nous nous tendons les bras
rondes et offertes
nous partageons les pains
les brisons sur les tables
quand l'abondance appelle
et que nous répondons
d'un seul et même cri
que nous voulons encore
boire jusqu'au matin
pour danser jusqu'à l'aube
dans des villes nouvelles
où l'amitié se voit

*

d'où vient alors
que tu ne sois pas là
à rêver sous mon toit
d'un sol riche et nourri
quand le jardin s'embrase
dans ces heures fécondes

d'où vient que tu me donnes
et m'offres sans compter
tes grands animaux
tes côtes maritimes
tes sourires de terre rouge
et de sable sans fin
quand le temps passe trop vite
le long des grèves
qui face à face se répondent
d'une rive à l'autre
qu'elles s'aimeront toujours
sans jamais se rejoindre
nos tendresses seront anciennes et quotidiennes
comme des doigts noueux tannés par le soleil
ce pays en friche
à construire

*

nos enfants nous aideront
un jour peut-être
nous leurs raconterons
nos gênes, nos désirs, sans sève
notre vision oblique de la réalité
ce prisme où la terre chavire
une fois la forêt dressée
à l'envers du ciel, un grand caribou
toutes voiles tendues
nos mémoires d'enfant
bateaux d'écorces et de papier
ce qui fut un rêve
nos peaux unies l'une à l'autre
par notre sang mêlé
ton fils – mon fils

même combat
même peine
la fin du monde à portée de main
sur un petit galet
quand un fleuve se meut
et qu'il tombe à nos pieds
une femme plus âgée que nous
édentée sourit
dans la lumière tremblante
à la mémoire des siens

ce lac
tes yeux
où sans peur aucune
je perds pied
pour l'éternité